

Le sportif et la mort.

Ce n'est point une fable. Ce sont tout simplement quelques réflexions sur le récent ouvrage du grand écrivain Maurice Maeterlinck, intitulé : la Mort. Œuvre très saisissante en sa forme, mais peu encourageante au fond car il semble que l'auteur n'ait su dégager de ce grand sujet qu'une résignation grisâtre et des incertitudes mesquines. On raconte dans les gazettes que Maeterlinck est un sportif, qu'il s'adonne lui-même à la boxe et l'on voit qu'il témoigne en tous cas à ceux qui la pratiquent beaucoup de sympathie. Comment n'a-t-il pas été frappé de la façon dont les vrais sportifs s'exposent à la mort et la regardent venir ? Leur tranquillité n'est point faite simplement d'héroïsme voulu. Ceux qui donnent leur vie pour une grande cause témoignent souvent par une sorte de sublime contraction de l'être, de la grandeur pénible du sacrifice qu'ils se sont imposés. Il est rare que le sportif — la plupart des aviateurs appartiennent à cette catégorie — manifeste quelque chose de semblable. Son calme insouciant atteint parfois un degré qu'on jugerait surhumain. On va répétant alors que c'est « l'habitude du danger » mais il apparaît que le danger n'est pas seul en cause. On pressent derrière ce spectacle émouvant l'existence et la pratique d'une sorte de philosophie devenue vraiment pour l'individu comme la loi fondamentale de son existence.

Cela étant, ouvrons le livre de Maeterlinck. En voici les premières lignes : « La mort... est notre propre fin et tout se passe dans un intervalle d'elle à nous. Qu'on ne me parle pas de ces prolongements illusoire qui ont sur nous le prestige enfantin du nombre; qu'on ne me parle pas, à moi qui mourrai tout entier, des sociétés et des peuples. Il n'y a de réalité, il n'y a de durée véritable qu'entre un berceau et une tombe. Le reste est grossissement, spectacle, vaine optique ». Ce passage est une citation. Ce n'est pas Maeterlinck qui en est l'auteur mais lui-même adhère tout aussitôt à l'opinion qu'il vient de citer. « Il n'y a pour nous, dans notre vie, et dans notre univers, dit-il, qu'un évènement qui compte, c'est notre mort. Elle est le point où se réunit et conspire contre notre bonheur tout ce qui échappe à notre vigilance. Plus nos pensées s'évertuent à s'en écarter,

plus elles se resserrent autour d'elle. Plus nous la redoutons, plus elle est redoutable car elle se nourrit de nos craintes. Qui cherche à l'oublier en comble sa mémoire; qui tente de la fuir ne rencontre plus qu'elle. »

Cette mort là n'est pas celle des vrais sportifs. Et nous ne parlons pas de l'agonie elle-même dont les circonstances sont variables et dont la physionomie en définitive dépend de la façon dont les nerfs y participent. Maeterlinck s'occupe ici des rapports du vivant avec l'idée de la mort. Et ce qu'il en dit est nettement anti-sportif. La doctrine individualiste dont il se réclame si exclusivement en répétant les mots : qu'on ne me parle pas à moi qui mourrai tout entier, des sociétés et des peuples — apparaît en contradiction avec l'état d'esprit engendré par l'idée sportive. Nous voyons ici quelle force de solidarisme inconscient renferme l'idée sportive. Ce n'est pas par philosophie, c'est par instinct qu'elle s'appuie sur les « sociétés et les peuples ». Le vrai sportif doit avoir au plus haut degré, le sentiment inné des liens qui le rattachent à l'humanité. Il est un anneau de la chaîne. La mort est pour lui un « raté ». Ce qu'il n'a pu atteindre ou réaliser, un camarade viendra qui l'atteindra ou le réalisera.

Et il est dans le vrai. L'individualisme outrancier qui jaillit de la phrase : qu'on ne me parle pas, à moi qui mourrai tout entier, des sociétés et des peuples — cet individualisme est odieux et malfaisant. En dehors de ceux dont la foi religieuse est assez intense pour qu'ils n'hésitent pas sur la nature et le mode de la vie future à laquelle ils croient, il n'est de paix et de dignité pour l'homme en face de la mort que dans la pensée de ces sociétés et de ces peuples qui bénéficieront des efforts accomplis par leurs prédécesseurs et de la force immanente que de tels efforts auront déposée au sein de la race.



L'œuvre Olympique et ses rouages.

Rapport présenté par la président du Comité International Olympique au Congrès mondial des Associations Internationales tenu à Gand et Bruxelles du 15 au 18 Juin 1913.

L'an prochain — en juin 1914, — de grandes fêtes célébreront à Paris, le XX^e anniversaire du Rétablissement des Jeux Olympiques, lequel fut proclamé à la Sorbonne, le 23 juin 1894.